

**NATHALIE
MARQUAY-
PERNAUT**

**MÉFIEZ-VOUS
DES MORTS**



BELLADONE

NATHALIE MARQUAY-PERNAUT

MÉFIEZ-VOUS DES MORTS

Famille célèbre, maison cossue avec piscine, soirées mondaines... En apparence, Angèle, influenceuse reconnue de vingt-deux ans, mène une existence que beaucoup lui envie. Mais tout bascule le jour où elle perd tragiquement ses parents dans un accident de voiture. Alors qu'elle tente de se reconstruire, une enquête de police vient remettre en cause la thèse officielle. Ses parents auraient-ils été volontairement ciblés ? Son père, directeur d'une grande chaîne de télévision, n'avait pas que des amis. Et sa mère, ancienne Miss à la tête d'un prestigieux comité, s'était brouillée avec sa première dauphine. Quand Angèle commence à percevoir des signes troublants, elle est convaincue que les défunts cherchent à la guider vers la vérité. Jusqu'où vont-ils la mener ?

Pour sa première entrée en fiction, Nathalie Marquay-Pernaut nous livre un page-turner tout en tension et en émotions, qui brouille avec talent les lignes de l'enquête et du surnaturel.



Nathalie Marquay-Pernaut, élue Miss France en 1987, s'est depuis imposée comme comédienne et animatrice radio. Autrice de plusieurs témoignages à succès mêlant confidences et spiritualité, elle y évoque la relation singulière qu'elle entretient avec les signes venus de l'au-delà, qui se sont intensifiés depuis la disparition de son époux. Méfiez-vous des morts est son premier roman.

ISBN : 978-2-488853-09-5



20,90 € Prix TTC France

Rayon : Thriller
Design : David Pairé - dpcom.fr





Remède ou poison, la belladone, parfois surnommée « cerise du diable » ou « bouton noir », accompagne les femmes depuis des siècles dans leurs soins comme dans leurs vengeances.

Les éditions Belladone sont nées de l'envie d'explorer toutes les nuances du noir au féminin. À l'image de cette plante empoisonnée, nos héroïnes séduisent, déroutent et peuvent s'avérer mortelles. Méfiez-vous des apparences...

Ce livre est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des faits et des personnages existants ou ayant existé serait purement fortuite et ne pourrait être que le fruit d'une pure coïncidence.

Ouvrage publié en collaboration avec Raquel Hab

© Belladone, une marque des éditions Leduc, 2026
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France

ISBN : 978-2-488853-09-5
Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Instagram
(@editionsbelladone) !

Belladone s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Nathalie Marquay-Pernaut

MÉFIEZ-VOUS
DES MORTS

Roman



*On pense que les morts coupent les liens. Mais certains
continuent d'exister en nous, plus vivants que jamais.*

Anonyme

I

Le choc

C'est une sonnerie stridente, comme un cri dans la nuit. Je ne reconnais pas l'alarme de mon téléphone, programmée pour 8 heures, qui est censée être douce et réconfortante. Celle-ci hurle, insiste, cogne contre le silence et la nuit qui règnent encore dans ma chambre. Je reste un instant immobile, incapable de savoir si je rêve ou non. Je tends la main à tâtons vers ma table de chevet. Le téléphone glisse et tombe au sol. Je me lève, à demi engourdie. Je le ramasse. L'écran m'éblouit. Il est 2 h 22.

Je n'ai pas le temps de m'interroger. Ce qui me frappe, c'est le déluge d'alertes, d'appels manqués, de notifications, de messages. L'écran est saturé de noms familiers, superposés les uns à la suite des autres. Une bouffée d'air irrespirable. Parmi eux, un revient en boucle : celui de mon frère, Jean. Dix appels. Comment ai-je pu ne pas les entendre ? Pourquoi n'y a-t-il eu que cette sonnerie brutale ?

Je devrais paniquer mais je reste figée, incapable de bouger autre chose que mon index qui continue à faire défiler les notifications. Je rappelle instinctivement mon frère. Répondeur. Puis une alerte info jaillit au milieu de l'écran. Une suite de mots désordonnés, que je n'arrive pas à assembler, des mots qui paraissent étrangers, incompatibles. Une juxtaposition absurde :

Dubois.

Pape de la télévision.

Ex-Miss Beauté.

Âgés respectivement de soixante-sept et cinquante ans.

Accident.

Mort.

Je hurle dans le vide :

— Dis Google, allume la télé !

Rien. Je traverse la chambre, le couloir, le cœur battant, sans allumer la lumière. Je trouve enfin la télécommande dans le salon. L'écran de télévision s'allume. Je zappe frénétiquement. Et là, les images. Leurs visages. Leurs noms. La biographie de mes parents, déroulée comme une épitaphe. Et le bandeau qui défile en bas de l'écran : « Décès tragique du couple Dubois dans un accident de voiture cette nuit. »

Morts ? Mes parents ? Non. Impossible. C'est forcément une erreur, un canular, une *fake news*. J'en ai déjà fait les frais sur les réseaux. On m'avait prêté une liaison absurde, on avait déformé mes propos, on m'avait clashée. Bref, la routine pour une influenceuse. Et « fille de », par-dessus le marché : j'étais une cible toute désignée...

Mes parents aussi pouvaient en être victimes. Mon père, qui dirige une grande chaîne de télévision. Ma mère, à la tête du comité Miss Beauté. Des personnes qu'on voit à la télé, parfois dans les journaux à

scandale... C'est suffisant pour donner envie aux trolls de se payer leur tête, de leur faire du mal, sans se soucier des conséquences.

Je veux croire à un canular. Je cherche la faille, l'erreur. Mais tout est juste, réel, net. Des images d'archives : leurs débuts, leur ascension, leur première rencontre lors d'une soirée d'élection de Miss Beauté – les caméras avaient immortalisé les sourires qui faisaient rayonner leurs visages, leurs regards étonnés et ravis. Des interviews. Des vidéos « volées » de vacances, dont une où l'on me voit avec Jean, enfants, sur la plage, en train de sauter, hilares, dans les vagues. Ma vie de famille est passée au crible, je regarde la télé comme si j'étais face à un miroir. Un miroir dont je ne reconnais pas le reflet. Je vais sur la chaîne que mon père dirige, Bleue TV. Les journalistes adressent leurs sincères condoléances à ma famille.

Je compose le numéro de Maman car je ne peux me résoudre à y croire. Mes doigts tremblent. Répondeur. Je tente Papa. Répondeur. Encore.

Je reste là, téléphone à l'oreille. Comme si l'univers pouvait se rétracter. J'essaye de me rappeler. Hier soir, ils étaient au gala des Bonnes Étoiles, ce magnifique événement qui sert à récolter des fonds pour apporter soutien et réconfort aux femmes qui traversent un cancer. Il a lieu tous les ans à l'hôtel Le Splendia, à Paris. Ma mère, ancienne Miss et dirigeante du comité Miss Beauté, était tellement fière de cette soirée, dont elle a été l'instigatrice.

Généralement sont toujours présentes des personnalités de la télévision, du cinéma, de la mode, des influenceurs. Ce gala fédère. Je n'y suis jamais allée, même si j'étais invitée cette année. C'était le moment de Maman, et Papa était tellement fier de l'accompagner. Je ne

peux croire que c'était leur dernier. Peut-être y sont-ils encore ? Peut-être que...

Soudain, à l'écran, une image : une voiture calcinée, des gyrophares, des ambulances et, derrière un cordon de police, un envoyé spécial. Une chaleur étrange me traverse. Un vertige. Je perds le souffle. Je veux crier mais ma gorge reste nouée. Je ne comprends pas encore mais mon corps, lui, sait déjà. Il ne sursaute même pas quand le téléphone sonne.

Jean. Je décroche, le cœur au bord de l'explosion.

— Angèle, cela fait des heures que j'essaie de te joindre ! hurle-t-il.

— T'as eu Papa et Maman ? T'as vu les informations ? Ce n'est pas vrai, ça ne peut pas être vrai...

— Ils ont eu un accident... m'annonce-t-il, la voix brisée. Ils sont morts sur le coup.

Tout s'arrête.

— Tu as eu Patricia ? je lui demande au bout d'un moment. Elle était avec eux. Elle aussi, elle est... ?

— Non. Elle était partie plus tôt. Elle avait sa voiture. Il marque une pause.

— Il va falloir que tu sois forte, Angèle.

Forte ? Pourquoi ? Pour quoi faire ?

— Angèle ?

Je ne dis plus rien. Il me parle, mais je suis comme sourde à ses paroles... Voilà la terrible nouvelle confirmée...

Je lâche le téléphone, qui sonne de nouveau. Incapable de lire le prénom qui est en train de m'appeler, je tombe à genoux, et mon corps suit. Je n'ai pas la force de décrocher. Je laisse la nuit m'envelopper.

2

La cérémonie

Qui a décidé qu'on devait porter du noir aux enterrements ? Maman adorait les couleurs vives. La condamner à ce deuil de tissu terne, c'est lui faire une offense. Ce n'est pas ce qu'elle aimait. Mais aujourd'hui, hormis cette écharpe parme, sa couleur préférée, que je porte autour du cou, tout est noir. Les vêtements, les visages, le ciel. Même les fleurs semblent s'être assombries.

Assise au premier rang de la basilique Sainte-Clotilde, dans le 7^e arrondissement de Paris, un lundi glacial de janvier, je suis incapable de détourner les yeux de leurs cercueils, là, à quelques mètres de moi. Deux cercueils. Deux. Maman. Papa. Enfin, pas vraiment, puisque le feu a tout pris. Il ne reste pratiquement rien d'eux. Une paire d'alliances, le symbole de leur amour, qui semblait à tous indestructible, ainsi que la Rolex que Papa portait toujours au poignet, offerte par ses collaborateurs, signe de l'affection et du respect de celles et ceux

avec lesquels il travaillait. Voilà pour le matériel. Pour la chair, le légiste n'a pas eu besoin d'être poétique : « Rien d'identifiable », a-t-il dit.

Ce n'est pas moi qui suis allée à la morgue. J'en aurais été incapable. J'aurais hurlé. C'était au-delà de mes forces. Jean a été plus fort que moi. Il a eu le courage de s'y rendre, accompagné de notre fidèle Patricia. Je ne les remercierai jamais assez pour ça.

Maman a pris une excellente décision en engageant ma marraine Patricia, sa meilleure amie, comme agent. Elle a toujours tout géré de A à Z et cela se confirme encore aujourd'hui. Que ferions-nous sans elle ? Je suis une piètre fille pour ne pas avoir ne serait-ce que pris en main une partie de l'organisation. Cela me fait culpabiliser. Tout est parfait, à l'exception de la couleur du cercueil de ma mère. Je sais qu'elle aurait préféré qu'il soit en bois blanc et non en chêne naturel. Cela me chagrine mais, au moins, il est de la même couleur que celui de mon père.

Je suis entre eux deux, immobile sur ce banc du premier rang, tandis que l'abbé conduit la cérémonie.

J'ai choisi de conserver les alliances, emblèmes de leur amour, dans une jolie petite boîte. Elle ne me quitte plus, impossible de m'en défaire, et c'est toujours mieux que l'horrible sachet en plastique qu'on a remis à mon frère, comme si c'était de vulgaires objets. Je pense que je vais les mettre sur une chaîne autour de mon cou. Mes parents seront, d'une certaine manière, toujours près de moi. Quant à Jean, il a décidé de garder le symbole du temps. Il porte la montre de Papa à son poignet.

L'abbé a l'air sincèrement ému d'avoir été choisi pour cette cérémonie. C'est lui qui les avait unis, il y a vingt-cinq ans. Et aujourd'hui, il est là pour les accompagner dans la mort. Ma seule consolation, c'est qu'ils

sont partis ensemble. La mort ne les a pas séparés. Elle n'en a pas eu le temps. Je m'accroche à cette pensée pour ne pas pleurer. Parce que je sais que l'enfer de leur disparition ne fait que commencer.

Je n'arrive pas à croire à un accident. Je sais que c'est le réflexe des gens qui restent : ne pas se résoudre à l'absurde, essayer de trouver un responsable, même s'il n'y a personne à blâmer, se torturer avec des « et si », chercher l'élément déclencheur, ce qui n'aurait pas dû arriver. Comme si cela permettait d'annuler ce qui s'est passé.

Cela me perturbe. Comment est-ce possible ? Maman devait être au volant. Papa ne conduisait jamais de nuit quand ils étaient ensemble. La nationale 186. Une route maudite. Mal éclairée. Des accidents réguliers. Mais Maman était prudente, voire maniaque. Une obsessionnelle de la sécurité. On la charriait tout le temps là-dessus avec Jean. Elle connaissait cette route comme sa poche, au panneau de circulation près. En plus, ils roulaient en SUV. Une Audi Q5, quand même ! Rien de tout ça ne les a sauvés. On n'est donc jamais complètement en sécurité, même avec ce type de véhicule. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi l'accident a eu lieu au niveau de Port-Marly, un kilomètre après la sortie de Louveciennes. L'ont-ils ratée ? Je ne le saurai jamais...

Dans tous les cas, ils n'auront jamais atteint leur maison, notre maison de famille, là où ils vivent, ou vivaient, je ne sais pas quel temps employer.

Notre maison de famille... Celle qui contient tous nos souvenirs d'enfance... Est-elle en deuil, elle aussi ? Aurai-je la force d'y retourner ? Sachant que je ne les reverrai jamais...

Je préfère ne pas y penser tandis que l'abbé prononce des prières, dont je ne saisis qu'un mot sur deux,

entrecoupées par des chansons et les musiques préférées de mes parents.

Je balaie l'assemblée du regard. Une assemblée divisée en deux.

À droite, les officiels : politiciens, patrons de médias, animateurs de télévision, anciens collègues de Bleue TV de mon père. Parmi eux, je distingue d'anciens présidents, la première dame de France, la maire du 7^e arrondissement et d'autres personnalités haut placées dont j'entrevois les visages mais n'arrive pas à me souvenir des noms. Mémoire complètement sélective. Je ne sais pas dans quelle catégorie les mettre. Pour certains, je dirais plutôt des concurrents, car nombreux jalousaient le poste de Papa et il nous le racontait ouvertement. Pour d'autres, je ne sais pas.

L'un d'eux me fixe avec une attention particulière. Je lui rends son regard. Je le reconnais immédiatement. M. Patrice Lessalier. Directeur des programmes de Bleue TV, la chaîne que dirigeait mon père. D'après les médias, ce sera lui qui assurera l'intérim en attendant que les actionnaires se réunissent pour nommer le nouveau PDG. Un poste qu'il brigue depuis tellement longtemps ! Il ne s'en est jamais caché, ce qui insupportait mon père. Pitié, faites que ce ne soit pas lui !

Je déporte mon attention sur la personne qui se trouve non loin derrière lui. Lisa Stevens. La secrétaire adorée de mon père, à laquelle il était tant attaché, si présente depuis toutes ces années. La seule collaboratrice qu'il nous ait présentée et avec qui nous avons vécu de beaux moments. J'ai encore le Polaroid qu'elle m'a offert il y a trois ans, à l'occasion de mes vingt ans.

Elle n'arrête pas de pleurer. Elle est complètement dévastée. J'aimerais pouvoir me lever pour aller la reconforter, partager mon chagrin avec elle, sauf que je suis

coincée au premier rang. Cela serait mal vu, en pleine cérémonie. On échange un regard. Un petit signe de la main.

À gauche, derrière nous, la famille et les proches.

La famille, enfin, plutôt des cousins éloignés que je n'ai pas vus depuis longtemps. Nous n'avons malheureusement plus nos grands-parents que j'aurais tant aimé voir en ce jour. Quoique, non, ils auraient été anéantis d'avoir perdu un de leurs enfants. En ce qui concerne les amis, je suis particulièrement émue de voir les Rome. Ce couple d'amis et leurs deux enfants, que nous considérons comme faisant partie de la famille et avec lesquels nous avons passé toutes nos vacances, été comme hiver. Ils sont tout aussi tristes. Je sais qu'ils nous apporteront toujours leur soutien.

Puis, je repère quelques-uns de mes amis. Cela me reconforte de les voir. Néanmoins, je me serais bien passée de la présence de certaines personnes assises derrière eux, dont des influenceurs qui ont surfé sur la vague du décès de mes parents pour faire leur propre buzz.

Les rangs suivants accueillent une belle brochette de Miss. Même vêtues de noir, elles sont toujours élégantes. Certaines ont opté pour des robes moulantes arrivant sous le genou, d'autres sont dans un style plus classique en tailleur-pantalon, mais la plupart ont les cheveux attachés et sont peu maquillées, ce qui sied à la solennité du moment. Elles sont toutes plus jolies les unes que les autres malgré la tristesse provoquée par la perte de ma mère. Elles entretenaient de bons rapports avec elle, à l'exception de quelques-unes.

Parmi celles-ci, Pascale Le François est là. Sa première dauphine, Miss Nord-Pas-de-Calais, devenue directrice des événements du comité. Elle s'essuie le coin des yeux, émue par la perte de ma mère. Elle n'était pourtant pas

franchement sa plus grande fan et ma mère le lui rendait bien. C'était viscéral. Je pense que leur brouille vient des élections. Pascale Le François a toujours pensé qu'elles avaient été truquées et que c'est elle qui aurait dû être sacrée. La tension était constamment palpable entre elles, une guerre froide mais une guerre tout de même.

Je me demande ce qu'il va advenir de la direction du comité Miss Beauté, dont Maman était à la tête. Quelle Miss prendra sa place ? Si une Miss veut prendre ce poste, bien sûr. J'espère que ce ne sera pas la Pascale.

En conclusion, le monde de la mode et celui de la télévision entrent en collision. Des voyants connus ont aussi fait le déplacement. Je reconnais Henri Pampraud, le médium des célébrités. Maman ne jurait que par lui. Et si...

— Souhaitez-vous prendre la parole ? demande soudain l'abbé.

Son regard m'indique que c'est effectivement à moi qu'il parle. Mince, je n'ai pas prévu de discours. Je m'empourpre complètement.

— Euh...

— Tiens, ma chérie, me souffle Patricia.

Elle me tend une feuille pliée en quatre. Je comprends rapidement qu'elle m'en a écrit un. Je suis un peu soulagée.

Je remercie ma marraine et me lève douloureusement avant de m'adresser à l'assemblée. Ce ne sont pas moins de sept cents personnes qui sont dans cette basilique et plusieurs centaines d'anonymes qui attendent dehors.

Je lis les lignes que Patricia m'a préparées. Simples, efficaces, pleines d'émotion. Tout est parfait. Je me rassieds et Jean se lève pour s'exprimer à son tour. Patricia a aussi écrit un éloge funèbre pour mon frère. Mais debout devant tout le monde, il laisse planer un silence

avant de remettre le discours dans la poche de sa veste. Puis il improvise.

Il reste digne. Se contrôle. Mais c'est Jean. Il est comme ça. Je l'admire, il est si classe dans son costume bleu marine, assorti à ses yeux. Ses cheveux châtain bouclés sont parfaitement coiffés en arrière. Je ne pense pas l'avoir vu aussi beau qu'en ce jour. Il en impose par sa grande taille et son corps musclé qu'il entretient fièrement.

Il parle surtout de Maman. Comment elle avait toujours le sourire, même en traversant des difficultés. Ses mots traduisent à quel point ils étaient fusionnels. Il fait l'éloge de sa compassion, de sa détermination, de sa gentillesse, de son engagement envers les autres et il finit sur tout l'amour qu'il avait pour elle. Sa voix se brise, il ne parvient pas à continuer, les yeux pleins de larmes. Il n'arrive pas à évoquer Papa et préfère retourner à sa place.

C'est Patricia qui prend le relais et qui termine les hommages. Gracieuse, grande, toujours aussi belle avec ses cheveux blonds ondulés. Même dans un moment pareil, elle captive l'assemblée. Elle reparle du lien qui l'unit depuis si longtemps à notre famille et conclut par un engagement qui me bouleverse :

— Je vous promets de prendre soin de vos enfants.

Patricia se rassied à côté de moi et l'abbé enchaîne.

— Quelqu'un souhaite-t-il également prendre la parole ?

Au moment où il prononce ces mots, je pense subitement à ma tante Marie-Jeanne. Où est-elle ? Je regarde autour de moi mais je ne la vois pas.

Personne ne se manifeste. L'abbé bénit les cercueils. L'encens. Les chants. Puis l'invitation : ceux qui le souhaitent peuvent venir leur dire adieu. Toujours pas de

Marie-Jeanne... Je ne comprends pas pourquoi elle n'a pas parlé, pourquoi elle n'est pas à côté de nous pour enterrer sa sœur, dont elle était si proche.

Jean et moi, nous nous levons logiquement les premiers. Plus je m'approche, plus mon cœur s'atrophie. En embrassant le cercueil de Maman, je suis troublée : l'odeur de l'encens a laissé place à son parfum. Son inoubliable Angel. Les notes de praline, cacao, vanille, patchouli, miel et fruit de la passion sont très caractéristiques, je le reconnaîtrais entre mille, les yeux fermés.

Puis vient le moment des condoléances. Des visages. Des mains. Des larmes.

— Votre mère était incroyable.

— Votre père était formidable.

— Ils vont nous manquer.

— Pour nous, c'était le couple glamour de la télé.

— Qu'est-ce que vous leur ressemblez...

— Où seront-ils enterrés ?

— Une vente de charité est-elle prévue au profit de l'association ?

— Heureusement que vous êtes à l'abri.

Trop. C'est trop.

Je veux partir. M'enfuir. Respirer.

Et soudain, je la vois. Ma tante. Elle est là, enfin. Mais son regard m'évite, me fuit.

— Tata ! je l'appelle.

Je suis ravie qu'elle soit là, qu'elle ait fait le déplacement, bien que mon oncle soit très malade. D'autant qu'ils vivent en Alsace, plus précisément à Kingsheim. Pourtant, elle se détourne. Elle part.

Elle ne nous a même pas embrassés... Et maintenant, elle s'en va, avant même que nous ayons pu la serrer dans nos bras. Je tente de la rattraper comme si une force mystique me poussait vers elle. J'essaye de me faufiler

dans cette assemblée tandis que « L'Hymne à l'amour » d'Édith Piaf envahit la nef. Tout comme mes parents, j'aime beaucoup cette chanson mais je n'ai pas le temps de l'apprécier car je suis complètement accaparée.

Je cours. Je bouscule. J'appelle encore :

— Tata !

Ne comprend-elle pas que je veux lui parler ? Je lui cours après, c'est plus fort que moi. Elle va bientôt disparaître de mon champ de vision si je n'accélère pas. Au moment où je franchis les portes de la basilique, je suis assaillie par les équipes de télévision. Les flashes des photographes, la foule massée derrière des barrières de sécurité qui crie mon prénom et celui de mon frère. Ma vue se brouille.

Je fais abstraction de tout et pars à sa recherche. Mes yeux s'agitent dans tous les sens. Je ne la retrouve pas parmi tous ces visages anonymes. Elle a complètement disparu.

Je tente encore de me faufiler mais je n'y arrive pas. Des gardes du corps nous obligent à entrer dans le van prévu pour nous, celui qui doit suivre le corbillard jusqu'au cimetière. Une fois à l'intérieur, je constate que Jean et ma marraine sont déjà là. À cet instant, seul le visage de ma tante accapare mon esprit.

Je suis persuadée qu'elle m'a entendue l'appeler. Pourquoi cette fuite ?

Sa réaction est étrange...

Le banquet

Personne ne vous prépare à enterrer un parent. Alors les deux en même temps...

Devant leurs cercueils, j'étais raide, l'âme retournée. Deux boîtes fermées. Deux absents. Juste après la cérémonie, nous sommes allés directement de la basilique Sainte-Clotilde au cimetière de Louveciennes. Une épreuve. La plus difficile de toute mon existence. Voir leurs cercueils vulgairement recouverts d'un tas de terre a été au-delà de mes forces.

Je ne savais pas qu'il fallait attendre plusieurs mois, le temps que la terre se tasse, pour poser la pierre tombale.

Le destin impose perpétuellement ses choix. Son dernier en date, emporter mes parents, ensemble pour toujours dans le plus grand des silences.

Après le cimetière, nous avons marché jusqu'à la maison de famille. Cette demeure dans laquelle nous avons passé, Jean et moi, toute notre vie avant que chacun

prenne son indépendance. Cinq minutes à pied, à peine. Cinq minutes pour basculer dans une autre réalité.

Mon appartement étant non loin, je pourrai les « voir » quand j'en ai envie. D'une certaine manière, ils seront inlassablement près de moi.

En passant le pas de la porte, je ne reconnais pas les lieux. Certains meubles ont changé de place et semblent même avoir perdu leur âme. Au milieu du salon, des tables couvertes de petits fours, de plateaux de traiteur, de chandeliers, de verres parfaitement alignés. La quantité de nourriture et de boissons est considérable. Cela me met mal à l'aise, comme si on fêtait quelque chose.

En bonne maîtresse de cérémonie, Patricia s'affaire parmi les serveurs gantés. Je me réfugie dans un coin, incapable d'avaler quoi que ce soit. Ma gorge est nouée. J'ai envie de m'effacer parmi les nombreuses personnes présentes. Marie-Jeanne manque toujours à l'appel.

Un serveur s'approche, un plateau à la main. Il me tend un verre de vin rouge alors que je déteste ça. Machinalement, j'avale une gorgée qui me soulève l'estomac.

Mon frère arrive à la rescousse avec un verre de Coca à la main.

— Ça va, sœurlette ?

— À ton avis ? je réponds d'un ton énervé.

Je le regrette aussitôt car je réalise que je ne suis pas la seule à avoir du chagrin. Il détourne les yeux, récupère un verre qu'il boit d'un trait. Je prends aussitôt une voix plus douce.

— Pardon, excuse-moi. Je t'admire, je ne sais pas comment tu fais, toi.

— Je ne sais pas non plus.

— Tu repars quand à Lille ?

— Je pense rester encore un peu ici. Je peux suivre des cours en ligne, ça me laisse de la marge.

Je suis si fière de lui, et mes parents étaient tellement contents lorsqu'il a été reçu dans son école de commerce, l'une des plus prestigieuses de France. J'espère que cet événement ne compromettra pas ses études. Il les finit dans quelques mois et sortira probablement major de sa promo, au vu de ses notes.

— Tu te vois rester tout seul dans la maison ? je lui demande. Tu vas tenir le coup ? Tu ne préfères pas venir chez moi ?

— Non, ça va aller. Je ne serai pas tout à fait seul, Patricia habite dans la dépendance, je te rappelle.

— Si jamais tu changes d'avis...

Cela le rassure peut-être de rester dans la maison. Après tout, chacun fait son deuil comme il peut. J'hésite à lui parler de ce que j'ai ressenti lors de l'enterrement, toutefois je le fais parce que j'ai besoin de me confier à mon grand frère :

— Tu as senti le parfum de Maman, dans la basilique ? Juste devant son cercueil ?

— Non. Je n'ai rien remarqué.

Il s'éloigne. Je déambule de pièce en pièce, j'ai l'impression de ne rien reconnaître. Tout a changé de place, au point que je me sens comme une étrangère dans ce qui était mon refuge, mon sanctuaire. La collection de petits bouddhas de Maman, les trophées des 7 d'or remis à mon père à ses débuts, quand il était journaliste, les coupes gagnées par eux deux en sport automobile ne sont plus sur les étagères. Tout est posé en vrac au sol. Les meubles ont été poussés pour recevoir les « invités ». Je retrouve Patricia dans la cuisine, où elle s'agite tout en discutant avec nos amis les Rome :

— Je ne comprends pas pourquoi ils ont changé la musique ! J'avais demandé la « Marche funèbre » de Chopin,

rouspète-t-elle. Ils ont mis Piaf à la place, « L'Hymne à l'amour ».

La « Marche funèbre » de Chopin ? Pourtant, mes parents n'écoutaient jamais ce genre de musique ! Rien de plus triste ! Et puis comment, alors que toute l'organisation était millimétrée, une erreur de la sorte a-t-elle pu se produire ?

Je repense à « L'Hymne à l'amour ». Une des chansons préférées de Maman. Finalement, à croire que le ciel l'a entendue.

J'interviens :

— Ne t'en fais pas, Marraine, c'était très bien. Maman adorait cette chanson.

— Bon, si tu le dis, mais on aurait dit une musique de mariage. Ça m'a choquée sur le moment. Pas toi ?

— Non, justement. Ça lui ressemble. C'était comme un signe.

— Ah non... Tu es trop bouleversée, ma chérie. Ne deviens pas comme Marguerite. N'entre pas dans le jeu des voyants et des médiums qui interprètent tout et n'importe quoi. Ça va te faire plus de mal que de bien, il faut que tu te preserves.

Je hoche la tête et quitte la cuisine, dans l'idée de retrouver ma chambre d'adolescente qui est à l'étage, mais je me ravise. Finalement, je me dirige instinctivement vers la suite parentale. Je veux sentir encore leur présence, retrouver un peu leurs bras. Je m'allonge sur leur lit. Mes yeux s'humidifient. Je me mets à pleurer. Je m'accroche à leurs oreillers et attends patiemment qu'ils viennent me reconforter. Les secondes passent, les minutes s'accablent. Rien. Toujours rien. J'attends, inlassablement, ne pouvant toujours pas accepter leur mort.

Le parfum de Maman. Il flotte encore dans la chambre. J'espère un frisson, une caresse, une illusion. Il ne se

passé rien. En me relevant, je vois un cadre brisé au sol. Du verre partout. Heureusement, la photo est intacte : c'est celle des vingt ans de mariage de mes parents. Je ne peux m'empêcher de l'admirer. Mes parents étaient tellement beaux. Ma mère avait relevé ses longs cheveux bruns en un magnifique chignon laissant échapper quelques boucles sur son visage toujours bronzé. Elle n'avait pas besoin de trop se maquiller, ses yeux noisette étaient suffisants pour révéler sa beauté. Sa robe de princesse tout en tulle dévoilait son dos et se terminait par une longue traîne. Elle ne portait pas de bijoux, à part sa magnifique bague de fiançailles, et son tour-de-cou était tout en dentelle. Quant à Papa, lui qui ne portait toute l'année que du bleu foncé, il avait fait une exception en choisissant de revêtir un costume et une cravate blancs sur une chemise parme. Il en imposait avec son allure, et surtout sa grande taille, du haut de son mètre quatre-vingt-cinq. On ne voit que leurs sourires éclatants sur cette photo.

J'envie Jean, qui a eu la chance d'assister au mariage de nos parents. Même s'il ne s'en souvient plus, il allait avoir un an. Il était trop chou avec sa chemise blanche sous son petit costume et son nœud papillon violets, on aurait dit son mini-Papa !

Je récupère précautionneusement cette image du bonheur afin de ne pas me couper.

Des voix résonnent dans le vestibule. On dirait un esclandre. Je redescends à pas vifs, en glissant la photo dans mon sac. Je garde les bouts cassés du cadre dans les mains. Dans le hall, Patricia fait barrage à l'entrée.

Derrière elle, j'aperçois des visages familiers. Des amis. Certains que je n'ai pas eu le temps de saluer à l'enterrement. Ils me sourient en m'apercevant, malgré Patricia qui leur barre la route.